

# LETTRES D'AMOUR ET D'AMITIÉ, MAX JACOB OU LA PASSION D'AIMER

Patricia SUSTRAC\*

Quels sont vos trois souhaits préférés ?

1°- *Aimer un être aimé*

2°- *La tête et le cœur d'abord*

3°- *Arriver à la sainteté*

Quelle est votre conception de l'amour ?

*Ivresse, joie, intimité<sup>1</sup>*

**M**arcel Béalu rapporte que Max Jacob s'était une fois écrié en sa présence : « Au moins ! On ne m'enlèvera pas ça : j'aurai aimé<sup>2</sup>. » Curieuse déclaration laissée à la postérité. Avait-on contesté à Jacob l'amour dont il avait fait preuve toute sa vie ? Pourquoi Jacob protestait-il alors qu'en lisant aujourd'hui sa correspondance ou les nombreux témoignages de ses contemporains on ne peut qu'être saisi par la dimension considérable qu'occupent l'amitié et l'amour dans sa vie et dans son épistolaire ?

\* Patricia Sustrac est présidente de l'Association des Amis de Max Jacob. Menant des recherches sur la biographie de Max Jacob, elle a publié plusieurs articles critiques monographiques et réalisé un documentaire « Max Jacob, 1940-1944, une histoire de vie » (éd. CERCIL/ Ville d'Orléans). Elle a édité des correspondances de l'auteur (*Lettres de Max Jacob à Roger Toulouse*, Troyes : éd. des Cahiers Bleus, 1992 ; *Lettres à un jeune homme, 1941-1944*, Bartillat, 2009, rééd. 2012) et prépare actuellement l'édition de plusieurs correspondances, dont les lettres de Max Jacob à Maurice Sachs.

« J'ai été amoureux *tous les jours* de ma vie », écrivait-il à Marcel Jouhandeau<sup>3</sup> en évoquant les bonheurs et les malheurs de cet état permanent. Source d'émotions intenses, l'amitié et l'amour sont, pour Jacob, l'occasion d'une écriture où dominent les déclarations ferventes. Elles sont ce « grand élan [...], le mouvement même de [sa] vie<sup>4</sup> » qui plonge le lecteur dans un univers émouvant habité par une dimension lyrique dotée d'un fort pouvoir de séduction. Dans ses lettres, Jacob a tissé les amitiés, les amours et les désamours de son existence. De 1895, année de la première lettre retrouvée, aux derniers appels du 28 février 1944 avant l'internement à Drancy, le poète n'aura eu de cesse d'exercer le métier d'ami qui l'aura formé tout autant que transformé en pratiquant une correspondance océanique où il souhaitait enseigner « la justice et l'amour<sup>5</sup>. »

Jacob disait que « l'amitié [était] le clou où [était] pendue [sa] vie<sup>6</sup> » et à René Guy Cadou qu'il en « avait le culte<sup>7</sup>. » Mais comment l'amour s'exprime-t-il dans l'épistolaire de Max Jacob ? Je me propose d'abord de présenter quelques-uns des mouvements qui structurent ses conceptions et qui coïncident souvent avec certains textes que Jacob s'approprie : *L'Imitation de Jésus-Christ*, la Bible et plus particulièrement les *Psaumes*, *Le Livre de l'Ami et de l'Aimé* de Raymond Lulle. Cet opuscule poétique et métaphysique consacré à la relation qui unit l'homme (l'Ami) et Dieu (l'Aimé) était bien connu de Jacob qui l'avait traduit et publié. Ensuite, je me propose de dégager quelques lignes de force de la correspondance de Max Jacob avec Maurice Sachs. Cet échange révèle une intense relation amoureuse faite de dévotion. Jacob voulut éprouver de plein fouet l'éclair unique du *je t'aime*, le dire et se l'entendre dire, mais il voulait aussi situer cet amour au cœur du miracle de la grâce. Je montrerai comment cette relation s'échafaude dans une rhétorique où la piété et l'amour s'accordent. Je m'attacherai plus particulièrement à la nature de leur rupture qui éclaire autant l'enjeu de leur passion que ne le fait leur amour même.

## QUI AIMER ?

L'amitié épistolaire chez Jacob s'établit entre hommes ; les affects tiennent à distance les femmes : « Je connais peu et mal les femmes, écrit-il, rien de beau comme une femme bonne et belle mais c'est rare ; elles sont toquées, remuantes, illogiques, exigeantes, injustes, dures, ignorantes et sans philosophie<sup>9</sup>. » Pour envisager éventuellement leur présence dans le cercle des sociabilités poétiques, elles doivent posséder certaines vertus. La bonté, la tempérance, la discrétion, un souci aimable du foyer sont des qualités essentielles : Marguerite Toulouse

tricote des chaussettes, Thérèse Manoll cuisine « très bien », Marguerite Béalu « est bonne comme la pâtisserie, exquise comme le *Velma Suchard* et puissante comme la gourmandise<sup>10</sup> ». À ces femmes dotées d'une forte image maternelle, le poète offre largement sa bienveillance. Elles dispensent autour de lui une chaleur où Jacob se ressource. À Toul, auprès du couple Vaillant, Jacob vit des bonheurs tranquilles : Madame tricote, Monsieur peint, Jacob lit. Le poète n'est pourtant pas dupe de ce refuge chaleureux offert à son cœur de vieux célibataire et n'hésite pas, en aparté, à railler affectueusement ses hôtes. À Maurice Sachs, il décrit le doux harcèlement des attentions féminines : « Arrivée [dans la pièce] du lieutenant Vaillant un peu malade, sa femme, sa mère, sa tante, sa sœur : “ Ne mange pas de ceci ; couvre-toi ; ne sors pas ; sors ! Que faut-il te faire ? Que mangeras-tu à la noce de ta sœur samedi ? ” C'est beau d'être aimé . »

Jacob considère les femmes comme un obstacle et précisera qu'elles « sont le péché<sup>12</sup>. » Ainsi, il conseille l'abstinence car, pour lui, elles nuisent à la création<sup>13</sup>. Au jeune Cadou d'à peine 20 ans, qui vient de rencontrer la muse fascinante d'*Hélène ou le règne végétal*, il recommande des amours platoniques. Quant à ceux qui fréquentent trop les femmes, Jacob tire les conclusions *ad hoc* : « Béalu est venu hier. Je crois qu'il ne pense guère qu'aux femmes. Il m'a lu les habituels poèmes : on s'en lassera avant qu'il ne s'en lasse<sup>14</sup>. »

« J'ai besoin de créer des hommes, je suis né père de famille<sup>15</sup>. » À travers son épistolaire, Jacob multiplie les fils spirituels<sup>16</sup> composant ainsi une « famille » : les compagnes de ses amis deviennent ses belles-filles, ses filles ou ses belles-sœurs. Jacob valorise le caractère essentiel de nouvelles parentés dans lesquelles les liens spirituels sont supérieurs aux liens filiaux. Cette manipulation symbolique propose une parenté alternative qui modifie le lien affectif traditionnel et probablement interdit la relation sexuelle.

Ces substitutions n'empêchent pas Jacob d'éprouver du désir pour ses amis. Bien au contraire, il sème sa correspondance de sous-entendus : « Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il à Yvon Belaval, je souffre de tant de choses. Il y a des silences plus éloquentes que les lettres. À toi de deviner<sup>17</sup>. » Ses souffrances le torturent : à Nino Frank, Jacob dit « aimer Grenier à en pleurer, à en être malade comme Carmosine<sup>18</sup>. » Ses désirs lui tordent les entrailles et quand il les éprouve c'est que « le Diable [...] rôde ici, chaque fois [qu'il veut] faire mal<sup>19</sup> ». Ces tourments auraient pu donner lieu à des lettres érotiques ; les amateurs de l'Enfer seront déçus. Il existe de rarissimes remarques coquines échangées avec quelques intimes mais on peut à peine citer quelques propos de jeunesse : un

poème grivois signé « Max du vieux Zobe<sup>20</sup> », un calembour rapporté à son amant Maurice Sachs : « Comment est ce type ? Comestible<sup>21</sup>. » Plus osé, sans doute, une dédicace en forme de poème à « Mon ami Kissling/ Ton nom, ô mon cher Kissling par allusion à ton langue... le linguam, cette chose de l'Inde... n'est pas exempt de quelque obscénilité (sic) [...] » (4 août 1913). Ou une connivence avec Picabia au sujet d'un diagnostic posé par un « Docteur Chester [sur] son "cul hystérique"<sup>22</sup> ». L'épistolier, bien que souvent saisi par un délire amoureux, reste pudique car, pour lui, l'obscénité est « un signe de puberté ou de gâtisme<sup>23</sup> ». Jacob ne cache pas ses émotions érotiques, mais il les dissimule par des métaphores souvent empruntées au vocabulaire mécanique : « Il y avait une fois un type qui s'appelait Joseph Pérard ; tout le monde l'aimait. On fit un concours au dynamomètre pour savoir qui l'aimait le plus. Qu'on approche le dynamomètre du vieil homme de lettres de St.-Benoît, le dynamomètre éclate<sup>24</sup>. » L'allongement du ressort, son éclatement forment un message crypté à l'intention de l'amant<sup>25</sup> qui connaissait déjà l'intensité du « sismographe pour mesurer [l]es tremblements de terre<sup>26</sup> » de Jacob dans *Le Cornet à dés*.

#### « LES AMITIÉS QUI DURENT SONT LES UNIONS DE TEMPÉRAMENT »

L'exercice volontaire rend l'amitié plus fragile et de fait plus dépendante des aléas de l'existence. Jacob est bien forcé de reconnaître auprès de Marcel Métivier, jeune instituteur orléanais rencontré en 1938, qu'il existe des amitiés de natures différentes. Celles qui demeurent unissent des tempéraments d'« affinités presque physiques ou astrales car celles-là ne dépendent pas des circonstances<sup>27</sup> ».

Ce que craint surtout Jacob, c'est le silence. Sans nouvelles, il imagine volontiers la trahison et l'abandon. Envers l'aimé insaisissable, Jacob, immobile, attend et souffre. C'est pourquoi il a un besoin frénétique de recevoir du courrier et s'agace du manque de ferveur de ses correspondants : ce sont des « indifférents » (à André Salmon, 12 juillet 1922) et, pire encore, ils « ne mette[ent] pas de passion à l'écriture des lettres !<sup>28</sup> » (à Louis Guillaume, décembre 1941). Ce qu'il aime, ce sont les lettres de Reverdy qui « écrit des lettres ébouillantées<sup>29</sup> ». Il les veut consistantes et s'emporte quand on croit pouvoir satisfaire son besoin « d'expansion épistolaire » par l'envoi d'une carte de visite :

*Béni soit donc l'usage des cartes de visite !---- Si elles n'existaient pas j'aurais peut-être eu pourtant une lettre. Maudit soit donc l'usage des cartes de visite. En tout cas me voici bien forcé d'user de la "lettre" car je n'ai presque jamais eu de*

*cartes de visite. J'espère que tu trouveras, toi qui n'as pas le temps d'écrire des lettres, celui de la lire----- Le Temps----- Dommage !! -----*

*J'excuse cette carte : les jeunes sont trop jeunes pour savoir combien une lettre peut faire plaisir à un vieil homme, pas assez jeunes pour les expansions épistolaires, et déjà assez vieux pour n'avoir pas le temps<sup>30</sup> ...*

Jacob reconnaît qu'il peut fatiguer ses « cher[s] petit[s] patient[s]<sup>31</sup> » et même « être un peu emmerdant<sup>32</sup> » mais ne peut s'abstenir de bougonner comme en témoigne une lettre au même destinataire qui, décidément, doit répondre peu et brièvement<sup>33</sup> :

*Faudra-t-il créer des guerres mondiales spécialement pour qu'Andreu écrive à Jacob. Des guerres mondiales ! Les gars du monde entier couchés sur la paille humide des granges et la destruction des villes, des Varsovie. Je n'aurai pas le petit égoïsme de l'exiger. Enfin !...*

*À défaut de guerre déclenchant une correspondance [...] Les lettres auront une longueur invers[emen]t proportionnelle au carré de la distance : celles du Maroc [où Andreu effectuait son service en 1928] étaient des lettres normales, celles de Senlis [où il est cantonné] n'a que 11 lignes sans doute pour marquer les 110 kilomètres qui me séparent encore des rêves de La Nouette [nom de la caserne]. Va donc jusqu'en Mandchoukoo pour que j'aie un volume, nous le ferons publier.*

La drôlerie ne cache pas l'amertume et conduit Jacob à dresser un constat désabusé : « Entretenir des relations fragiles, c'est à quoi servent les lettres. » Jacob fait donc grand usage du « robinet à lettres<sup>34</sup> » qui peut se transformer en accusé de réception du silence de l'amant :

*À un jeune homme silencieux et suffisant*

*Mon cher, quel prix à ton silence  
Garde-le ! Garde-le longtemps  
Mais plus encore à ta présence  
Garde-la pour toi : sois absent<sup>35</sup> !*

Le silence n'existe que dans les amitiés authentiques. Il est alors un médium qui fait advenir la présence de l'autre : « Mon silence ? Tu ne m'entends donc pas ? C'est impossible. Et moi qui croyais que même tu me voyais comme je te vois<sup>36</sup> ! » Il endosse le même rôle qu'une lettre, « déversoir d'amitié, comme la conversation et surtout comme la présence d'un ami<sup>37</sup> ».

En cherchant à restaurer la présence et la continuité du dialogue, la lettre reproduit le climat des choses secrètes quand le cœur s'ouvre aux qualités d'autrui.

Car les amis de Jacob sont parés de toutes les qualités, de tous les talents et, plus encore, sont sublimes : « Tu es sublime, c'est pourquoi je t'aime tellement, écrit le poète à Robert Szigeti. Je n'ai jamais aimé que des gens sublimes de quelque façon. Je ne connais les gens que par l'amitié que je leur porte : je l'aime donc il est sublime ! C'est ma façon de juger. Je ne l'aime guère donc il a une tare, etc...<sup>38</sup> » Le poète constate ainsi que « le bottin de [s]es amis est celui des génies<sup>39</sup> ». Jacob joua un rôle de trait d'union entre les jeunes poètes et les générations des avant-gardes, Kahnweiler le soulignera. Cependant, tous les jeunes admirateurs qui vinrent à Jacob n'avaient pas le talent d'un Leiris, d'un Jabès, d'un Cadou, d'un Béalu, d'un Sachs... Jacob s'est peu trompé sur le devenir des carrières de ses jeunes amis, mais on comprend la réserve de gens influents devant quelques enthousiasmes du poète.

### **L'AMOUR ET L'AMITIÉ N'ONT PAS DE DEGRÉ : ILS SONT UNS ET SANS LIMITES**

Les amitiés de Jacob se présentent comme la promesse d'une existence élargie. C'est sans doute pourquoi elles se manifestent par des déclarations brûlantes et absolues : « Tu m'es essentiel<sup>40</sup> », « Au fond, je n'ai que toi<sup>41</sup> », « Tes lettres sont ma vie<sup>42</sup> »... Les destinataires savent-ils que d'autres bénéficient des mêmes serments ?

Est-il possible d'avoir beaucoup d'amis ? Il n'est pas anodin que cette question lui soit posée par Yvon Belaval, jeune philosophe, alors au seuil de ses études supérieures. Cette question ne relève pas uniquement de la curiosité, elle est une des premières évoquées par Aristote<sup>43</sup>. Aristote conteste que l'on puisse avoir beaucoup d'amis. Jacob ne partage pas avec le philosophe grec la question du nombre mais pourrait conclure avec lui que l'amitié est préférable à la considération quand elle est fondée sur la vertu. L'amitié devient dès lors désirable pour elle-même : « J'ai assez de cœur, écrit-il au jeune étudiant, pour vous aimer tous d'un amour égal en Dieu et en vous-mêmes<sup>44</sup>. » Le nombre importe donc peu : « J'ai des amis de quoi peupler de fourmis cette montagne, de quoi peupler de trirèmes un océan et de rameurs<sup>45</sup> », écrivait déjà l'auteur du *Cornet à dés*. Opposés sur le nombre, Jacob se rallie cependant à Aristote, lorsque ce dernier affirme simplement que « le mérite propre de l'amitié consiste surtout à aimer<sup>46</sup> ». Ainsi, au soir de sa vie, il pouvait écrire à Marcel Béalu : « Je t'aime infiniment et simplement<sup>47</sup> » ; « Je t'aime tout court, sans "bien" ni "beaucoup"<sup>48</sup> » et conclure pour Cadou le 21 juillet 1943 : « Je t'aime sans adverbe. »

## AIMER, C'EST ÊTRE FIDÈLE, PARTAGER ET DONNER

Comme Aristote qui associe l'amitié à la douceur de vivre, Jacob considère qu'avec l'ami, autre soi-même, on partage dans la durée le fait d'exister. La durée permet de conclure le premier pacte de la fidélité, vertu que le poète reconnaît posséder ainsi que l'indulgence, la constance, la patience et l'humilité. De même, Lulle écrivait : « Voici le contrat de l'amour : l'Ami doit être patient, humble, craintif, zélé, diligent, confiant<sup>51</sup>. » Ces qualités permettent de sceller le don du cœur et d'initier le vif désir de la rencontre : « On va bien loin chercher le bonheur, il est dans le regard et la main d'un ami<sup>52</sup>. » Jacob est toujours disponible à ses amis : « Venez lundi matin/ venez toujours » (à Gérard Rosenthal<sup>53</sup>). À Georges Simenon il dit : « Je lâcherai tout pour vous. Rien de ce qui n'est pas l'amitié ne compte, excepté la beauté, bien sûr ! On en meurt de l'une et de l'autre<sup>54</sup>. » À Giovanni Léonardi, céramiste quimpérois, il écrit : « Viens tous les jours que tu veux. Je suis là depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir et même, si tu arrives la nuit, je me réveillerai<sup>55</sup>. » À Jacques Mezure : « Viens quand tu peux, quand tu veux, aussitôt que possible<sup>56</sup>. » À Marcel Béalu il jure : « J'ai besoin de te voir comme on a besoin d'un verre d'eau quand on a la fièvre<sup>57</sup>. » Jacob puise dans les écrits testamentaires de nombreuses métaphores. Celle de la soif est parmi les plus fréquentes<sup>58</sup>. Matière originelle dont toute vie est issue, Jacob utilise la symbolique de la résurrection que l'ami incarne : « Je ne t'attends plus, je t'espère », écrira le poète à Marcel Béalu le 12 février 1944.

L'épistolaire jacobien est ainsi irrigué par une valorisation des expressions de l'intime. L'étendue sémantique est particulièrement dense : *joie, bonheur, tendresse, sympathie, frémissement, attachement, cœur, dévouement, dévotion...* se révèle dans une correspondance tendue vers le plaisir du partage qui débute dès l'évocation de la graphie du correspondant : « C'est cela ! Écrivez-moi une longue lettre ! Quand on m'apporte votre écriture sur une enveloppe, dit-il à Jean Paulhan, je frémis d'aise. Il y a des écritures qui me font frémir autrement, mais avec vous je sais que je n'aurai que grâce, beauté, bonté, science et pensée<sup>59</sup>. » Le tumulte des sentiments, l'attente d'une lettre, les reproches quand le courrier vient à manquer... organisent une mise en scène enchanteresse dès la réception de la précieuse missive. Reconnaître l'écriture<sup>60</sup>, le papier, l'enveloppe est un éblouissement qui le transporte jusqu'au vertige :

*Je ne vais plus à la Poste chercher mon courrier sans me demander si j'aurai une lettre de toi et je commence à la lire sur la planchette du vitrage : "Inutile de demander si c'est des bonnes nouvelles !" déclare la dame de la Poste qui par contagion sourit d'aise. Je la relis en traversant la place déserte [...] Je mets mes sabots dans toutes les flaques d'eau de l'avenue de la Prison [...] je manque de tomber à toutes les huit marches qui coupent le remblai de gazon devant la porte de notre "chère" salle de spectacles [...] Je me crotte dans le jardin de légumes et je relis ta lettre pour la quatrième fois devant mon admirable feu et dans mon vaste fauteuil de paille<sup>61</sup>.*

Isolé à Saint-Benoît, au cœur de ce petit village des plaines de l'Orléanais qui lui fut une croix et une pénitence<sup>62</sup>, l'amitié a été vécue comme une consolation. Aussi, Jacob était viscéralement attaché à « l'heure du courrier<sup>63</sup>. » Si le poète se disait parfois « écœuré de correspondances, [il aimait] passionnément [en] recevoir<sup>64</sup> ». Elles pansaient ses chagrins : « Oui ! Le mot "consolation" n'est pas vain, écrit-il à Marcel Béalu. Je trouve ta lettre comme une pierre précieuse dans un tas de sable<sup>65</sup>. » Dans le flot des peines, Jacob voulait trouver dans sa correspondance « l'amitié même et – disait-il au jeune chapelier poète – un velours unique pour [son] cœur désespéré. »

Comme en Grèce antique, pour Jacob, « les amis sont un<sup>67</sup> ». Le poète veut vivre des relations mimétiques dans un mode d'existence où le *je t'aime* dessine un espace paradisiaque ; où le *je* et le *tu* s'abolissent en une permutation constante. Ainsi, il déclare à Michel Levanti<sup>68</sup> :

*Tu me dis combien tu m'aimes, et j'aime que tu me le dises. Je te dis combien je t'aime et j'aime que tu m'aimes ainsi. Tu aimes que je te le dise, j'aime que tu m'aimes et le dises.*

Ce *je t'aime* lancé comme l'entrelacs de deux subjectivités sonne une jubilation verbale. Ce *je t'aime* incantatoire est comme un flux empêchant que les images de soi ou de l'autre ne se figent pour devenir une énergie mouvante. Jacob se jette dans une houle troublante de sentiments qui se forme et se déforme : « Je t'aime comme l'océan », dira-t-il ainsi à son amant René Dulsou<sup>69</sup>. Rejoindre la fluidité des éléments et se fondre en l'autre pareil à « la mer [qui] est comme l'amour<sup>70</sup> » semble devenir une pulsion fusionnelle permanente et induit chez Jacob un immense dévouement : « Il est vrai que j'ai porté l'amour de mes amis jusqu'à l'oubli de moi-même, et le dévouement absolu allant jusqu'à penser plus à eux qu'à moi-même », confesse-t-il<sup>71</sup>. Ainsi, comme Pylade il peut vouloir donner sa vie. Craignant, par exemple, une affectation militaire dangereuse pour le jeune lieutenant Louis Vaillant,

il écrit à Sachs en février 1926 : « Il m'est plus cher qu'un frère, un parent : il est ma joie et je n'ai rien d'autre de plus précieux que sa présence à Saint-Benoît [...] Si on me le tue, je ne sais ce que je deviendrai, je suis capable d'entrer dans un monastère. J'offre à Dieu un de mes membres pour qu'on lui épargne la vie<sup>72</sup>. »

Cette générosité s'exerce aussi sur le plan matériel. Les dons sous forme de gouaches, de dessins, d'autographes, d'ouvrages ou de poèmes dédiés ou dédiacés prolongent l'amitié. Et ses amis bénéficient aussi de largesses financières. Tous ont « compte ouvert à la banque Jacob<sup>73</sup> ». C'est avec Sachs que la communauté de biens sera scellée. Jacob envoie des mandats à son « pioupiou » alors soldat et le presse d'accepter : « Chéri, je t'aime, je t'aime et t'aime [...] Dis-moi ce que je dois t'envoyer d'argent et combien d'embrassades en or<sup>74</sup> », « N'hésite pas à me demander carrément un billet de cent francs [...] puisque je t'aime, ce que j'ai est à toi, n'est-ce pas ?<sup>75</sup> »

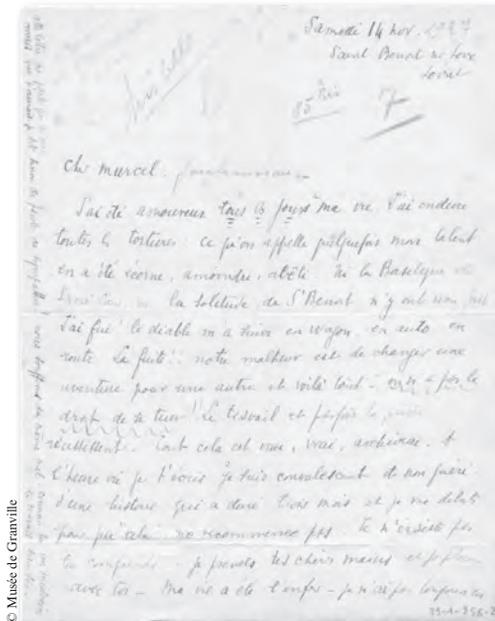
En 1927, les préparatifs d'un voyage pour visiter Reverdy alors à Solesmes seront l'occasion d'une lettre-comptable dont le ton ne cache pas l'aliénation amoureuse<sup>76</sup>. Jacob projette d'offrir cette escapade à son protégé, mais il échoue autant matériellement que symboliquement. Outre le voyage qu'il ne peut pas payer, il déplore son incapacité à pouvoir le vêtir : « Nous sommes des pauvres, mon gros chéri. Mets-toi cela dans ta chère tête adorée que j'embrasse, désolé. Que ne puis-je te combler et t'acheter des chemises de soie, des pyjamas bleus et roses, des chaussettes en madapolam et des polos en *shirtings*. » Jacob justifie sa pauvreté et détaille au jeune homme peu scrupuleux toutes ses créances. Son honnêteté fait de lui sa dupe : « Je le respectais tant ; déjà je l'abusais », écrira plus tard Maurice Sachs<sup>77</sup>. Les jeux de mots, les descriptions amusées des créanciers ne masquent pas l'embarras. Jacob aime, voudrait combler son amant avec des vêtements intimes faits de tissus rares- symboles d'un corps à corps avec l'aimé- mais il est sans le sou. La mansuétude qu'il suppose à Sachs (« Tu as trop le sens des réalités pour ne pas comprendre les impossibilités matérielles que d'ailleurs tu verras ») ne peut rien voiler : il a chuté (« L'an dernier, j'étais riche »). La plaisanterie masque la gêne et ne peut cacher une rupture : Jacob ne peut plus entretenir son amant, il en devient *ipso facto* la victime idéale.

« SI JE T'AIME ! [...] J'EN SOUFFRE ASSEZ POUR LE SENTIR<sup>78</sup> »

L'amour éprouve Jacob. À Jouhandeau, il confie avoir enduré « toutes les tortures » après une aventure de trois mois. Son « pauvre cœur est en loques », il est devenu « un mendiant, ruiné par ses amours [...] une vieille courtisane ruinée<sup>79</sup> ». Jacob souffre de ses liaisons éphémères : « Notre malheur est de changer une aventure pour une autre<sup>80</sup> » et voudrait trouver le remède dans « le travail et la prière [qui] parfois réussissent » à atténuer les chagrins. Jacob aime « à en hurler<sup>81</sup> », et souvent, dit-il, plus que son correspondant. Cette disproportion de sentiments lui est douloureuse : l'être aimé est fuyant, fait languir et pleurer.

Jacob a une disposition certaine aux soupirs et aux larmes. Il le confesse : « J'ai la larme facile et je me satisfais de mes pleurs avant que d'en savoir la cause<sup>82</sup>. » Les larmes sont souvent associées à une faiblesse. Mais, rappelons-nous le *Mémorial* de Pascal auquel le texte de la révélation de 1909 fait écho : « Joie, Joie, Joie, pleurs de joie ». Comme Pascal, Jacob pleure sa foi, pleure l'amour et s'est laissé toucher dans son être vibrant. La Bible évoque souvent les pleurs de détresse, mais elle montre aussi les larmes de l'amour et de la joie spirituelle<sup>83</sup>. Loin de signifier uniquement la tristesse, elles marquent ainsi l'infinie chaleur de la proximité divine. Quand Jacob

« pleure d'amitié<sup>84</sup> », c'est, me semble-t-il, moins le signe d'une douleur que celui du dévoilement d'une compassion ; l'apparition d'une altérité, d'une faculté d'amour qui est tout autant un sentiment d'union intime à un autre être qu'à Dieu. Jacob partage avec Lulle le sentiment que « les soupirs et les larmes sont les messagers que le cœur de l'Ami envoie quotidiennement à l'Aimé pour qu'il conserve entre eux le soulagement et la joie, l'amitié et la bienveillance<sup>85</sup> ». « Celui qui cache ses pleurs ne sait pas bien aimer<sup>86</sup> », ajoute le Catalan. Dire ses pleurs, ce n'est donc pas être faible, c'est, pour Jacob, comme pour les mystiques, reconnaître que la larme est le signe d'une humanité qui soudain se lie à la divinité, « le signe de ceux qui s'aiment<sup>87</sup> » et *in fine*, même si aimer est « [une] joie, [une] douleur » c'est aussi et sans aucun doute pour Jacob « [une] consolation<sup>88</sup> ».



Max Jacob à Marcel Jouhandeau, 14 novembre 1927 (inédit).

Jacob souffre souvent car « c'est [lui] qui aime plus que l'autre<sup>89</sup> » et parce qu'il ne se juge pas digne des amitiés qu'il suscite. « Dieu ne t'a gardé à moi, dit-il à Louis Vaillant, parce qu'il espère encore avoir le droit de me relever dans sa justice. Il t'a donné à ce pauvre bout de vieux comme le soutien et le modèle. Il a mis mon amitié dans mon cœur pour que celle-ci m'aide à t'imiter, ô adorable !<sup>90</sup> » Avoir un ami, pour Jacob, n'est pas une transaction humaine ; c'est le signe d'une attention de Dieu auquel il se soumet. À Mezure, il s'en explique en le renvoyant au livre III, chapitre LIV de *L'Imitation de Jésus-Christ* dans lequel il est dit que « la grâce porte à se mortifier soi-même, [...] recherche l'assujettissement, aspire à être vaincue, aime la dépendance [...], est prête à s'abaisser humblement au-dessous de toute créature, [...] se réjouit de souffrir des outrages pour le nom de Jésus ». Chez Jacob, l'adhésion à cette rhétorique mystique est totale et dans sa correspondance se traduit par plusieurs procédés :

- l'utilisation de nombreuses épithètes désignant de nouvelles figures de l'épistolier : il est le « pauvre Jacob<sup>91</sup> », « le rat en deuil de tout<sup>92</sup> », « un mauvais peintre, piteux poète, étudiant en psychologie<sup>93</sup> », « un vieux bonhomme ridé<sup>94</sup> », « le pauvre sous l'escalier<sup>95</sup> » comme saint Alexis...
- la figure de l'anéantissement, de la dépossession en faveur de l'autre : « Sois sûr que tu m'es tout, vraiment tout, j'embrasse ton képi, ton épée, tes souliers et la trace de tes pas<sup>96</sup> », déclare t-il ainsi à Louis Vaillant.

Ce dévouement n'est pas vécu comme une aliénation mais comme l'expression d'un consentement perpétuel à l'amour de Dieu. Ce procédé n'est pas sans rappeler la *kénose* chrétienne quand Dieu s'anéantit de ses attributs divins pour devenir semblable aux hommes. Dieu s'incarne alors dans ce que le cœur exprime de plus puissant, la pensée primordiale, vécue dans l'exercice de la vie intérieure à laquelle sont invités les jeunes correspondants : « Comment te montrerais-je mieux [mon affection] qu'en t'enseignant la vie qui doit être ta vie comme elle a été celle des artistes qui sont venus avant toi sur la terre... Or cette vie est appelée *vie intérieure*<sup>97</sup>. » En se replaçant dans une vision générale de l'univers, Jacob écarte les murailles du monde : les choses et les êtres se fondent dans l'immensité. Défini par « le sentiment d'être », le jeune peintre découvrira « la vie », celle à laquelle son talent pareil « aux grands qu'il admire » le destine. Il percevra le mouvement général du monde ainsi que la réalité de son devenir : « Celui qui vit le moment présent, écrit Marc Aurèle, voit tout ce qui s'est produit de toute éternité et ce qui se produira dans l'infinité du temps . » Jacob s'inscrit pleinement dans la tradition philosophique antique : « *Je ne puis qu'étaler devant toi les trésors de la tradition,*

et je ne me permets jamais de parler en mon nom » écrivait-il à Marcel Béalu. Il appelle à un consentement au monde, à une élévation de l'âme qui nécessite un autre regard, à l'accueil d'une réalité esthétique dont l'art est le médium. Pour Jacob, comme pour Nietzsche, « l'existence et le monde ne sont justifiables qu'en tant que phénomènes esthétiques<sup>99</sup> » et l'artiste a une mission orphique. Dans ce grand ensemble de correspondances que Jacob laisse à l'art du XX<sup>e</sup> siècle, si une masse considérable de son épistolaire appartient au genre pédagogique c'est parce qu'il était viscéralement une écriture de l'amour : « Une lettre est une tendance au rapprochement, comme l'amitié est une tendance au rapprochement. C'est comme l'amour, la communion de l'univers avec lui-même<sup>100</sup>. »

Pour Jacob, l'épistolaire est le lieu puissant où s'enracine le chemin destiné à indiquer une vie bonne : « Les anges supérieurs, tous les esprits du bien et la spirale cosmique et moi t'embrassons<sup>101</sup>. » C'est l'univers entier que Jacob convoque. La spirale des astres rappelle les lois universelles et ramène la dispersion du visible à une organisation. Chaque ami comme une halte vers le Sauveur que Jacob appelle de ses vœux : l'ami, figure stellaire de l'organisation du monde dont le sens ne peut se lire que métaphoriquement par le biais de l'astrologie, se révèle alors comme une épiphanie. Chacun est unique, « l'unique ». Max Jacob n'a donc jamais menti à aucun de ses très nombreux correspondants auquel il livrait le fruit de sa vie intérieure dans une circularité fusionnelle, permanente et singulière.

C'est pourquoi l'amitié peut être un fardeau : « Je ne donnerai pas tout mon temps à l'amitié, je me l'interdis<sup>102</sup> », peut écrire le poète conscient de l'investissement extrême qu'elle exige. Mais, dans le même temps, l'amitié est aussi une grâce divine, car Jacob admet que « les ravages que les sentiments font en [lui] sont douloureux et délicieux. Il faut les porter sur les autres *réellement*, mystiquement (la mystique c'est le réalisme : on veut voir, on veut sentir Dieu) [...] J'ai une mission envers toi : je te suis envoyé par Dieu », écrit-il à Robert Delle Donne le 20 janvier 1926<sup>103</sup>.

## UNE MISE À DISTANCE DES SENTIMENTS

Il faut bien avouer que l'épistolaire du poète est surprenant et nous déconcerte tout comme hier il a dû déconcerter ses correspondants. Certains ont probablement tenté de mettre à distance l'effusion du poète. Retournant à Saint-Benoît en 1936, Jacob décrit à Paulhan les « caisses pleines de lettres » qui deviennent le prétexte à s'interroger et à philosopher : « Combien de signatures alors si amicales sont devenues depuis celles d'incompréhensibles inimitiés [...] Si j'étais Sénèque je

pourrais écrire un petit traité philosophique sur l'inconstance des choses humaines et le prix qu'on doit attacher à la vertu contraire<sup>104</sup>. » Peu de témoins ont expliqué les motifs d'une interruption de leur correspondance à l'exception, me semble-t-il, de Robert Levesque et de Jacques Évrard, destinataire de *Conseils à un jeune poète*<sup>105</sup>. Dans une lettre à André Gide, le 28 février 1940, Levesque évoque un de leurs amis communs<sup>106</sup> alors en correspondance avec le poète et précise : « Moi, j'ai passé l'âge, hélas ! Nos lettres tournaient à l'aigre-doux... Je devais peser tous mes mots<sup>107</sup> ». Jacob encourage pourtant ses correspondants à user d'une entière liberté : son refus d'être appelé « maître », le tutoiement rapide donnent une familiarité propice aux échanges : « Surtout ne soyez pas intimidé, dites-moi "merde" souvent, je suis aussi débutant que vous, croyez-le », écrit-il au jeune Évrard de 17 ans<sup>108</sup>. Évrard « ne comprit pas combien ce post-scriptum était littéraire [...] et avec l'outrecuidance toute naturelle de la jeunesse écrivit une deuxième lettre, [se] croyant autorisé à parler en toute liberté, avec une intransigeance qui parut excessive [à Jacob]. Sa réponse, sèche et brève, [le] remettait assez vertement à [sa] place et [lui] faisait comprendre que [leur] échange épistolaire était terminé<sup>109</sup> ». Jacob était aimant mais visiblement susceptible.

La souffrance, les pleurs, l'exaltation, la fidélité, le don, le partage et surtout cette volonté de placer l'amour au cœur de la grâce seront quelques -unes des arcanes majeures de la correspondance de Max Jacob à Maurice Sachs, expression vivante d'une conflagration de sentiments inouïe qui marquera le poète d'une empreinte durable.

#### « JE ME SENS JEUNE EN TOI... »

Jacob rencontre Sachs fin 1925. Il a presque 50 ans, Maurice n'a pas encore 20 ans. Le 18 janvier 1926, quand débute leur correspondance, Sachs est déjà converti et baptisé et, depuis peu l'hôte du séminaire des Carmes. Il a déjà un passé de mensonges et de trahisons à son actif mais des aînés bienveillants guident encore ses pas. Jusqu'en 1933, le jeune homme occupera une place prédominante dans la vie de Jacob tant sur le plan professionnel qu'affectif. Sachs s'occupera de la vente de ses gouaches et sera aussi son éditeur, n'hésitant pas, dans tous les domaines, à le duper et à l'escroquer.

On connaît la vie de Sachs : son itinéraire chaotique, ses conquêtes et ses chutes, ses trahisons et sa vie engloutie jusqu'à l'irréparable : la collaboration puis le départ pour le Reich, la prison et la mort sordide<sup>110</sup>. Mais en ce qui

nous occupe on doit éviter les anachronismes. Sachs est encore en 1925 un petit gigolo, roublard, un peu rosse mais encore charmant. Un tournant interviendra nettement à partir de 1928. Les escroqueries diverses sous le couvert de fonctions d'agent artistique, d'éditeur, de secrétaire, puis le départ précipité en Amérique pour fuir des créanciers innombrables achèveront les temps des premières forfaitsures. Jacob sera fréquemment en proie à « des craintes effroyables », s'alarmera à propos « d'inclinations épouvantables. » Mais il restera longtemps persuadé qu'il y a en Maurice « de l'excellent, du sublime, du parfait ». Il se désolera évidemment du « manque de sens moral » qui ne peut qu'entraîner son « gros chéri » à faire dans la vie « sans [qu'il s']en doute, des choses très mal et qui pourraient [le] mener loin<sup>111</sup> ». Mais Jacob pourrait avoir écrit à propos de son jeune amant ce qu'il écrivait dans « l'avis » du *Cornet à dés* : s'il « a[vait] pressenti des faits, [il] n'en a[vait] pas pressenti l'horreur ».

Maurice est le « fils chéri », le « grand garçon chéri », l'« ange chéri », le « pioupiou », le « très aimé Maurice »... Et comme l'écrit Roland Barthes, « le sujet amoureux aboutit à ce mot un peu bête : adorable<sup>112</sup> », Sachs est effectivement « adorable », sa présence est « adorable ». Quand il est absent, Jacob est au désespoir. Il procède à des rituels magiques. « Ton nom me fait plaisir à prononcer<sup>113</sup> et je regarde ta figure chérie<sup>114</sup>. » « Maurice » devient un mot fétiche ; son image, une icône<sup>115</sup>. Quand « [ses] lettres toujours passionnantes » arrivent, elles deviennent des reliques et Jacob « les cache comme un vice car elles ne sont pas convenables. »

Jacob brûle d'une passion dans laquelle la piété et la rhétorique amoureuse s'accordent : « Prions l'un pour l'autre et aimons-nous, comme Dieu commande de le faire » (février 1926). « Je vous aime, mon frère chéri, dit le poète trois mois plus tard. J'ai une façon à moi de comprendre l'amitié : je veux une amitié qui ait des fruits sur la terre et au ciel. » L'encourager à la prière, le féliciter de ses efforts de piété, le soutenir quand il tente de convertir un camarade de l'armée, lui adresser des chapelets, des livres, des méditations, l'inviter à écrire sa confession générale, Jacob multipliera auprès de son amant toutes les attentions pour le rappeler à son devoir de chrétien, en vain.

Le 10 octobre 1935, Sachs publiait *Alias* dans lequel on pouvait reconnaître parmi les protagonistes un Juif lubrique et grossier nommé César Blum. Ni le lieu où se déroule l'action, ni le modèle ne pouvaient laisser aucun doute : Blum était bien la caricature de Jacob<sup>116</sup>.

Blum est obscène et séducteur : « Sa plus grande faiblesse c'était la chair, écrit Sachs. Il ne pouvait s'empêcher de faire l'amour et comme il croyait à l'enfer, il lui fallait se confesser sans cesse [...] Il en arriva à un compromis qui semblait effrayant aux chrétiens comme aux païens, par lequel il faisait l'amour le soir, allait à confesse au matin, communiait, peignait, faisait l'amour et recommençait<sup>117</sup>. » Jacob avait bien écrit les anathèmes de Mme Lafleur, la concierge de la rue Gabrielle : « La bombe le soir, le Sacré-Cœur le matin », mais le coup fut rude. Sachs avait volé Jacob à de nombreuses reprises. Des scènes terribles les avaient opposés, mais tout avait toujours été pardonné. *Alias* signa la rupture définitive et resta imprescriptible : « Ce livre aura débarrassé ma vie du masque des fausses amitiés et des parades publiques », écrira le poète<sup>118</sup>.

Ce n'était pourtant pas la première fois que Jacob subissait des attaques. Outre les nombreux et continuels opprobres liés à son homosexualité, Jacob eut aussi à subir la judéophobie et l'antisémitisme : « Que n'a t-on pas dit de moi en 35 ans de Paris ? », écrivait-il d'ailleurs à Sachs en février 1930. « M. Frédéric Lefèvre a imprimé : "Ses doigts crochus de juif habitué à compter l'or et à manier des objets précieux" à une époque où je mangeais peu et mal. » On connaît aussi l'article de Jouhandeau paru dans l'*Action Française* expliquant la genèse de son « profond dégoût pour la racaille juive prétendue française » par la figure de Jacob. À tout ceci, le poète pardonnera, mollement, mais il pardonnera. Pourquoi ne pardonna-t-il jamais à Sachs ? Béalu rapportait en effet que lorsqu'il entendait son nom Jacob crachait. Andreu, quant à lui, signalait que le poète lui interdisait de l'évoquer car « cet être-là [était] ignoble<sup>119</sup>. » Il y eut des ruptures amoureuses dans la vie de Jacob, mais, aucun de ses amis ne devint à ce point tabou.

Sachs a sans doute représenté pour Jacob, plus que tout autre de ses amants, la figure absolue de l'amour mystique. Jacob a été fasciné par le jeune homme qui lui est apparu, dans sa dérélition, comme la manifestation visible d'une révélation. Sachs, pour Jacob, n'était pas un homme. Il était proche des anges et supérieur même aux saints : « Dieu se mire dans le lac de votre âme pareille à celle de Thérèse de Lisieux avec quelque chose de plus peut-être<sup>120</sup>. » C'est pourquoi, Sachs était un élu et pouvait faire des miracles : « Merci de prier pour l'inquiétude que je personnifie, écrit Jacob, vos prières sont exaucées puisque je me sens meilleur et comment notre Père au ciel n'écouterait-il pas vos prières puisque vous êtes tout ce qui peut lui plaire ? » Maurice était une « âme très délicieuse à la bouche de Dieu<sup>121</sup> ».

Quelles sont les raisons de cette exaltation ? Quand Jacob rencontra Sachs, le jeune homme venait d'entrer au séminaire. Jacob n'ignorait rien des motifs qui avaient poussé le novice à vouloir embrasser la prêtrise. Il était trop intime avec Cocteau pour ne pas connaître le désespoir du jeune homme éconduit. Mais, pour Jacob, Sachs fut considéré d'emblée, son noviciat à peine débuté, comme « Monsieur l'abbé. » Or, pour le poète, les prêtres occupent une place considérable. Ce sont des êtres à part ; ils ont le pouvoir de distribuer les sacrements. Sachs n'était donc pas que la figure de l'amour pour Jacob ; il fut aussi le truchement d'une relation à Dieu tout autant qu'un corps de jouissance et de désir que Jacob aimait « d'amitié, d'affection, d'estime et de consanguinité juive<sup>122</sup> ».

Il est surprenant de voir Jacob évoquer une « consanguinité juive » à propos de deux convertis. Rappelons qu'au moment où le poète débutait sa passion avec Sachs il prononçait à Madrid deux conférences exégétiques<sup>123</sup> dans lesquelles le rôle du sang était évoqué. Selon Jacob, le sang est l'expression du sacrifice suprême du « Très Divin Corps » transformé par « l'Esprit en Vie nouvelle ». Jacob considérait Sachs comme « un être de même sang », « un frère en Jésus Christ ». Corps et âmes régénérés par leur conversion respective, Jacob inscrivait leur liaison au cœur de la révélation et du destin qu'il assignait au peuple Juif dont la destinée était de se convertir<sup>124</sup>. La consanguinité, symbole d'un engagement total, d'une fusion magnétique saisissait Jacob aux entrailles : « Entérite, estomac, foie, ennui : je vis en toi, tu vis pour moi, et je ressens tes joies dans mes nerfs à moi : je suis jeune en toi », déclare-t-il ardemment le 24 septembre 1926.

Jacob a vécu avec Sachs une relation où le *je t'aime* dessinait un espace paradisiaque, mimétique et fusionnel de leurs identités. On retrouve cette thématique dans son œuvre poétique, comme en témoigne cet extrait de « La Ballade de la visite nocturne » :

*Après la mort de mon amour, oh de longs mois après, la douleur et la joie d'avoir aimé (t'aimé-je encore ?) après l'obscur charnier des ruptures sanglantes, et morte et mort et toi en moi et moi en toi et morte et mort, mort que voici et toi là-bas<sup>125</sup>.*

Pour Jacob, amoureux affamé d'un perpétuel désir d'aimer et d'être aimé, qui en cette année 1925 avait vécu successivement trois liaisons désastreuses (Pierre-Michel Frenkel, Robert Delle Donne, Alfred Ottoni), rencontrer « M. l'abbé Maurice Sachs » fut donné comme une grâce. L'aimer fut sans doute la possibilité d'atteindre « la présence d'une réalité divine accessible au mystique dans le monde

matériel<sup>126</sup>. » Pour cette raison, Sachs fut à la fois l'expérience de la passion la plus inouïe et dans le même temps l'échec le plus violent. L'expérience de la plus grande jouissance et de la plus grande trahison : celle qu'il faudra expectorer, « cracher » pour l'extraire de son corps, « sa plus grande faiblesse », notait Sachs dans *Alias*. Cette histoire d'amour fut une ivresse, une espérance de sainteté, le désir d'une union intime avec le Christ ; elle fut le naufrage de la honte.

« J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui<sup>127</sup>. » Au terme de sa vie, Jacob aurait-il pu faire siens les propos de Perdican ? Sans doute. Parce qu'il aimait ses amis, Jacob leur accordait sa confiance ; parce qu'il voulait les considérer comme bons, il leur offrait son cœur et sa passion ; parce qu'il considérait l'amour de Dieu comme le seul amour authentique et juste, il leur en offrait la joie et la douleur : « On demanda à l'Aimé : qu'est-ce que l'amour de ton Ami ? Et il répondit : "L'amour de mon Ami est un mélange de joie et de peine, de crainte et d'embrassement". On demanda à l'Ami : "Qu'est-ce que l'amour de ton Aimé ?" Et l'Ami dit : "L'amour de mon Aimé est une source de bonté infinie, d'éternité, de puissance, de sagesse, de charité et de perfection qui jaillit constamment de l'Aimé à l'Ami". » En traduisant le verset 82 du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, Jacob faisait pleinement sien la philosophie du théologien catalan. C'est par l'entendement et l'action d'imitation de l'ami, la confiance absolue en l'autre en qui il se remettait que Jacob pensait pouvoir comprendre le dessein de Dieu, dans l'abandon total de son être au précepte augustinien : « C'est par l'amour qu'on demande, qu'on cherche, qu'on connaît. Aime donc et fais ce que tu veux<sup>128</sup>. »

## NOTES

- <sup>1</sup> Réponses de Max Jacob au questionnaire de Marcel Béalu cité dans ANDREU Pierre, *Vie et mort de Max Jacob* : La Table Ronde, 1982, p. 285.
- <sup>2</sup> *MB*, Préface, p. 77.
- <sup>3</sup> Lettre à Marcel Jouhandeau (inédite) du 14 novembre [1927] truffant l'exemplaire *Fond de l'eau* dédié : « À Marcel Jouhandeau/ souvenir/ (ce mot-là est bien douloureux)/ Max Jacob », Musée Richard Anacréon, Granville.
- <sup>4</sup> SAUGUET Henri, « Une journée avec Max Jacob », *Créer* : Centre de recherche Rochechouart, n° 30-31, février-avril 1976, p. 10.
- <sup>5</sup> *MB*, 16 avril 1937, p. 99.
- <sup>6</sup> À Bronislaw Horowicz, 30 décembre 1943, cité dans SCHELER Lucien, *La Grande Espérance des poètes, 1940-1945* : Les Temps actuels, 1982, p. 269.

- <sup>7</sup> À René Guy Cadou (inédit), s. d., feuillet 6, Centre René Guy Cadou, Nantes.
- <sup>8</sup> LULLE Raymond, *Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, petits cantiques d'amour dialogués par lesquels l'entendement et la dévotion s'augmentent*, traduit du catalan par Antonio de Barrau et Max Jacob : La Sirène (Petite collection mystique), 1922 (rééd. Fata Morgana, 2000). Nous avons peu d'informations relatives à la collaboration intellectuelle entre Jacob et de Barrau. Une autre traduction les a cependant réunis : *Sainte Thérèse de Jésus, sept méditations sur le Pater Noster*, ms autographe daté et signé C[yprien] Max Jacob et de Barrau-Carbonel, Paris août 1916, Musée des Beaux-Arts de Quimper.
- <sup>9</sup> *NF*, 23 juin 1923, p. 26.
- <sup>10</sup> *MB*, 29 avril 1937, p. 102.
- <sup>11</sup> À Maurice Sachs (inédit), 24 septembre 1926, ms 2579, Médiathèque d'Orléans.
- <sup>12</sup> *P.*, à Pierre Colle, 7 février 1937.
- <sup>13</sup> « Rien à faire contre la chair, sinon n'y pas penser et vivre uniquement pour le livre à faire : "Une nuit d'amour, un livre de moins dit Balzac" », à Louis Émié, 3 septembre 1928 (inédit), ms 2555, Médiathèque d'Orléans.
- <sup>14</sup> *MM*, 20 avril 1943, p. 125. À propos de son jeune ami Philippe Lavastine, Jacob écrit : « À partir du mois d'août - présence de Liliane à Tréboul [sa future femme], il saura au moins qu'il risque l'enfer sur ce soyeux carré d'édredon rose où il va perdre ce qu'il a de don et de pauvres forces névropathisées. Personne n'y peut rien que lui-même, et lui-même n'y *peut* rien. J'ai essayé quelque chose, hélas, je dis « hélas » pour lui, pour son salut terrestre et céleste [...] Tant pis pour lui ! Il sait que Liliane est sa perte, physique, morale, intellectuelle et infernale » (à Maurice Sachs, inédit, 19 juillet 1928, *op. cit.*).
- <sup>15</sup> JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, correspondance annotée et présentée par Anne Kimball : Paris Méditerranée, 2005, 2 janvier 1916, p. 33.
- <sup>16</sup> « On n'analyse pas une porte close. D'ailleurs, je n'ai rien à faire avec les hommes *faits* » (à Maurice Sachs, 4 mai 1927, inédit, *op. cit.*).
- <sup>17</sup> À Yvon Belaval (inédit), s. d., Médiathèque des Ursulines, Quimper.
- <sup>18</sup> *NF*, 16 mars 1925, p. 80. Comédie éponyme de Musset dans laquelle l'héroïne se laisse mourir plutôt que d'avouer son amour pour un roi marié. Concernant les procédés de féminisation voir *infra* l'article de Patrick Dubuis.
- <sup>19</sup> BELAVAL Yvon, *La Rencontre avec Max Jacob* : Charlot, 1946 (rééd. Vrin, 1974), p. 24.
- <sup>20</sup> *AAI*, à André Salmon, p. 69.
- <sup>21</sup> À Maurice Sachs (inédit), 8 juillet 1930, *op. cit.*
- <sup>22</sup> Lettre inédite à Francis Picabia, *circa* 1915, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet (B 751 05 522).
- <sup>23</sup> *P.*, à Francis Gérard Rosenthal, 6 février 1923, p. 153.
- <sup>24</sup> Dédicace de Max Jacob à Joseph Pérard sur son exemplaire du *Cornet à dés*, Bibliothèque municipale de Lyon.
- <sup>25</sup> Voir le récit de cette visite dans SACHS Maurice, *La Décade de l'illusion* : Gallimard, 1950, pp. 207-210.
- <sup>26</sup> JACOB Max, *Le Cornet à dés*, *O.*, p. 432.
- <sup>27</sup> À Marcel Métivier, 28 août 1939 (inédit), coll. particulière.
- <sup>28</sup> JACOB Max, *Lettres à Louis Guillaume* : Carnets de l'Association des Amis de Louis Guillaume, n° 14, 1989, p. 79, 18 décembre 1941.
- <sup>29</sup> *MM*, p. 112.
- <sup>30</sup> À Pierre Andreu, 11 janvier 1937 (inédit), IMEC (fonds Pierre Andreu).
- <sup>31</sup> *AAII*, à René Dulsou, p. 89.
- <sup>32</sup> À Philippe Lavastine (sd, inédite), FMJ, ms 66, Médiathèque des Ursulines de Quimper.

- <sup>33</sup> À Pierre Andreu, 12 octobre 1939 (inédit), *op. cit.*
- <sup>34</sup> *AII*, à René Dulsoy, 1<sup>er</sup> juin 1935, p. 104.
- <sup>35</sup> *Ibid.*, au même, 29 mars 1933, p. 297.
- <sup>36</sup> *P.*, à Blaise Allan, 6 octobre 1932, p. 367.
- <sup>37</sup> À Yvon Belaval, *La Rencontre avec Max Jacob, op. cit.*, p. 24.
- <sup>38</sup> À Maurice Szigeti, février 1944 (inédit), ms 2546, Médiathèque d'Orléans. Voir aussi les propos enthousiastes concernant Pierre Robert dans *P.*, lettre du 6 juin 1924, p. 221.
- <sup>39</sup> *Ibid.*, à Henri van de Putte, 5 octobre 1924, p. 226.
- <sup>40</sup> *Ibid.*
- <sup>41</sup> À Maurice Sachs (inédit), 10 août 1927, *op. cit.*
- <sup>42</sup> JACOB Max, SALMON André, *Correspondance 1905-1944*, correspondance annotée et présentée par Jacqueline Gojard : Gallimard, 2009, p. 283.
- <sup>43</sup> ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, traduction de J. Voilquin : Garnier Flammarion, 1965, p. 255.
- <sup>44</sup> *Ibid.*
- <sup>45</sup> JACOB Max, « Poème sentimental », *Le Cornet à dés, O.*, p. 413.
- <sup>46</sup> ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque, op. cit.*, livre IX, chapitre X.
- <sup>47</sup> *MB*, 10 mai 1943, p. 299.
- <sup>48</sup> *Ibid.*, 14 juillet 1943, p. 305.
- <sup>49</sup> « Quand j'ai donné mon amitié, je ne la reprends jamais », *MB*, 19 mai 1937, p. 107.
- <sup>50</sup> À Marcel Métivier (inédit), 22 janvier 1940, *op. cit.*
- <sup>51</sup> LULLE Raymond, *Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, op. cit.*, p. 30.
- <sup>52</sup> Envoi à Willy Michel, ex. n° 9 du *Roi de Béotie*, avril 1936, cité dans DEBAUVE Louis, « Un ami de Max Jacob », *Les Cahiers de l'Iroise*, 32<sup>e</sup> année, n° 1 (n<sup>elle</sup> série), janvier-mars 1985, p. 23.
- <sup>53</sup> *P.*, p. 91.
- <sup>54</sup> Cistre Essais 10, *Simenon*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 1980, p. 210 (s. d.), rééd. *Simenon, Les Cahiers de l'Herne* : éd. de L'Herne, février 2013, p. 210.
- <sup>55</sup> JACOB Max, « Lettres à Giovanni Léonardi, 1920-1944 », correspondance présentée par Hélène Henry, Saint-Étienne : Presses Universitaires de Saint-Étienne, *Centre de recherche Max Jacob*, n° 8, 1986, 24 décembre 1936, n. p.
- <sup>56</sup> JACOB Max, *Lettres à un jeune homme, 1941-1944*, correspondance établie par Patricia Sustrac : Bartillat, 2009, p. 56 (rééd. 2012).
- <sup>57</sup> *MB*, 28 mai 1943, p. 300.
- <sup>58</sup> Psaume 63, *Ancien Testament* : éd. du Cerf, 1977, pp. 1337 et 1434. On retrouve ouvertement ce thème dans sa poésie, voir JACOB Max, *Actualités éternelles, poèmes* : La Différence, 1996, p. 195.
- <sup>59</sup> JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941, op. cit.*, 15 septembre 1921, p. 92.
- <sup>60</sup> « Ta seule écriture fait battre mon cœur », écrit Jacob à Michel Levanti, *ML*, 6 mars 1937, p. 46.
- <sup>61</sup> *JC*, 28 mars 1925, p. 222.
- <sup>62</sup> « Je ne pourrai à toi te dire tout ce que j'ai sur le cœur de St-Benoît. St-Benoît est une croix que j'accepte comme j'accepte de me flanquer la discipline le matin ou de me tenir les mains dans l'eau trop chaude pour expier mes pauvres péchés. C'est la même chose » à Louis Vaillant, (inédit, sd), collection particulière.
- <sup>63</sup> *MB*, 25 avril 1942, p. 266 .
- <sup>64</sup> *Ibid.*, 28 mars 1940, p. 187-188.
- <sup>65</sup> *Ibid.*, 25 avril 1942, p. 265.
- <sup>66</sup> *Ibid.*, octobre 1941, p. 244.

- <sup>67</sup> *P.*, 14 août 1942, p. 489.
- <sup>68</sup> *ML*, 6 mars 1937, p. 46.
- <sup>69</sup> *AIII*, à René Dulsou, 18 mars 1934, p. 51.
- <sup>70</sup> À René Guy Cadou, 8 septembre 1943, feuillet B 194, *op. cit.*,
- <sup>71</sup> « Examen sur la charité », *La Défense de Tartufe*, JACOB Max, *O.*, p. 509.
- <sup>72</sup> À Maurice Sachs (inédit), février 1926, *op. cit.*
- <sup>73</sup> JACOB Max, « Lettres à Giovanni Léonardi, 1920-1944 », *op. cit.*, 23 juin 1939, n. p.
- <sup>74</sup> À Maurice Sachs (inédit), 18 janvier 1927, *op. cit.*
- <sup>75</sup> *Idem*, 21 novembre 1926.
- <sup>76</sup> *Idem*, s. d., feuillet 33.
- <sup>77</sup> CLERC Thomas, *Maurice Sachs le désœuvré* : Allia, 2005, p. 97.
- <sup>78</sup> *ML*, 22 juin 1923.
- <sup>79</sup> À Marcel Jouhandeau (inédit), 14 novembre 1927, *op. cit.*
- <sup>80</sup> *Ibid.*
- <sup>81</sup> *MJ*, 18 janvier 1926, à propos du jeune Pierre-Michel Frenkel.
- <sup>82</sup> JACOB Max, *La Défense de Tartufe*, *O.*, p. 159.
- <sup>83</sup> « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés », Matthieu, V, 12.
- <sup>84</sup> Jacob recommande à ses jeunes correspondants « des exercices de pleurs » (*AIII*, p. 27 et 48) et les enseigne volontiers (*Ibid.*, lettres des 11 février, 13 mars et 23 avril 1934). On retrouve ouvertement cette thématique dans son œuvre poétique comme dans le poème « Classique cheval ailé » (*Les Pénitents en maillots roses*, *O.*, p. 690).
- <sup>85</sup> LULLE Raymond, *Le Livre de l'Ami et de l' Aimé*, *op. cit.*, p. 49.
- <sup>86</sup> *Ibid.*, p. 46.
- <sup>87</sup> CHARVET Denis, *L'Éloquence des larmes* : Desclée de Brouwer, 2000, p. 79.
- <sup>88</sup> *AIII*, à René Dulsou, 7 juillet 1934, p. 70.
- <sup>89</sup> *P.*, à Paul Budry, janvier 1922, p. 125.
- <sup>90</sup> À Louis Vaillant (inédit), s. d., *op. cit.*
- <sup>91</sup> *MB*, 13 avril 1937, p. 97.
- <sup>92</sup> JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, *op. cit.*, 19 juillet [1935], p. 211.
- <sup>93</sup> À Georges Simenon, 13 avril 1934, *op. cit.*, p. 209.
- <sup>94</sup> À Marcel Métivier (inédit), 24 novembre 1938, *op. cit.*
- <sup>95</sup> *Ibid.*, 21 juillet 1938 (inédit). L'expression est empruntée à la pièce d'Henri Ghéon, *Le Pauvre sous l'escalier* (1921) mais peut-être aussi à Hofmannsthal qui écrit en 1907 l'allégorie du poète « qui demeure sans être reconnu sous l'escalier de sa propre maison » (« Le poète et l'époque présente », *Lettre de Lord Chandas et autres essais* : Gallimard, 1980, p. 144).
- <sup>96</sup> À Louis Vaillant (inédit), *op. cit.*
- <sup>97</sup> *RT*, 4 juin 1937, p. 20.
- <sup>98</sup> AURÉLE Marc, *Écrits pour lui-même* : Les Belles Lettres, t. I, p. 37.
- <sup>99</sup> NIETZSCHE Frédéric, *Naissance de la tragédie* : Gallimard, 1949, § 24.
- <sup>100</sup> À Yvon Belaval, *op. cit.*, p. 24.
- <sup>101</sup> *ML*, lettre 23, n. p.
- <sup>102</sup> *MB*, 12 octobre 1939, p. 174.
- <sup>103</sup> *AIII*, à Jean-Robert Debray, 20 avril 1938, p. 163.
- <sup>104</sup> JACOB Max, PAULHAN Jean, *Correspondance 1915-1941*, *op. cit.*, lettre du 20 septembre 1936, p. 225.
- <sup>105</sup> JACOB Max, *Correspondance entre Max Jacob et un jeune poète*, Chambon-sur-Lignon : éd. Jean-François Manier, 1993, p. 28.

- <sup>106</sup> Pourrait-il s'agir de Jacques Borel qui lui aussi interrompit sa correspondance avec Jacob sous l'influence méprisante d'un ami qui avait alors grande influence sur lui ? Dans son roman *L'Adoration*, Borel exprime ce regret.
- <sup>107</sup> GIDE André, *André Gide-Robert Levesque, correspondance 1926-1950*, édition établie par Pierre Masson, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1995, p. 321.
- <sup>108</sup> Voir également BELAVAL Yvon, *La Rencontre avec Max Jacob*, *op. cit.*, pp. 9-13.
- <sup>109</sup> JACOB Max, *Correspondance entre Max Jacob et un jeune poète*, *op. cit.*, p. 40.
- <sup>110</sup> RACZYMOW Henri, *Maurice Sachs ou les travaux forcés de la frivolité* : Gallimard, 1988.
- <sup>111</sup> À Maurice Sachs (inédit), lettre de décembre 1927, *op. cit.*
- <sup>112</sup> BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux* : Le Seuil (collection Tel Quel), 1977, p. 25.
- <sup>113</sup> À Cadou, Jacob écrit : « J'ai découvert une manière de t'aimer mieux qui est d'aimer ton nom lequel est "breton" », carte postale inédite, 28 juillet 1941, *op. cit.*, feuillet non numéroté.
- <sup>114</sup> À Maurice Sachs (inédit), lettre du 8 décembre 1926, *op. cit.* Nous ne pouvons nous attarder dans cette étude sur la question de la face ou du nom dans le système symbolique de Jacob. Notons que Sachs réfugié chez Jacob après « l'affaire de Juan-les-Pins » travaillera, à la demande de Jacob, sur *Le Voile de Véronique* (Denoël, 1959). Jacob voit dans la rencontre entre Véronique et Jésus la marque de l'amour absolu et de la souffrance, union qui fonde, en partie, son esthétique (voir « Vrai sens de la religion catholique », *Cahiers Max Jacob*, Pau : Presses Universitaires de Pau, n° 7, 2007, p. 106).
- <sup>115</sup> « J'embrasse ta Sainte Face aimée », confiait Jacob à Levanti qu'il ne vit jamais autrement qu'en photographie (*ML*, p. 69). La réception d'une photographie le comble de joie : « Immense joie de tout un peuple, les rues pavoisent aux cris de "vive M. René [Dulsou] !" Les gens s'abordent dans la rue en se demandant : « Avez-vous vu la photo de M. René ? La simple imposition de la photo sur les jambes du concierge du 55 l'a guéri des rhumatismes » (*AIII*, p. 29) et Jacob poursuit : « J'ai mis toutes tes photos dans mon buvard, de sorte que tu es toujours sous ma main, ce qui est une consolation à ton absence désolante » (*AIII*, p. 45).
- <sup>116</sup> Voir HIRSCH Yaël, « L'ambivalente figure de Max Jacob chez Maurice Sachs » dans Patricia Sustrac (dir.), *Les Cahiers Max Jacob* : Presses Universitaires de Pau, n° 8, 2008, pp. 63-77.
- <sup>117</sup> SACHS, Maurice, *Alias* : Gallimard, 1935, p. 196.
- <sup>118</sup> *LP*, 7 décembre 1935, p. 138.
- <sup>119</sup> ANDREU Pierre, *Vie et Mort de Max Jacob*, *op. cit.*, p. 229.
- <sup>120</sup> À Maurice Sachs (inédit), 21 février 1926, *op. cit.*
- <sup>121</sup> *Ibid.*
- <sup>122</sup> *Idem*, décembre 1927, *op. cit.*
- <sup>123</sup> JACOB Max, « Vrai sens de la religion catholique », *op. cit.*, p. 96 et suivantes.
- <sup>124</sup> FHIMA Catherine, « Max Jacob ou la symbiose des identités paradoxales », *Archives Juives* : Les Belles Lettres, n° 35/ 1, 1<sup>er</sup> semestre 2002, pp. 77-102 et SUSTRAC Patricia, « Les impossibles sociabilités de Max Jacob » dans Catherine Fhima (dir.), *L'existence juive en France au début du XX<sup>e</sup> siècle*, *Cahiers Jean-Richard Bloch* : Société des Études Jean-Richard Bloch, n° 17, 2011, pp. 121-143.
- <sup>125</sup> JACOB Max, « Ballade de la visite nocturne », *Ballades*, *O.*, p. 1461.
- <sup>126</sup> GERSHOM G. Sholem cité dans MORGANROTH-SCHNEIDER Judith : « La kabbale et la conversion dans l'écriture de Max Jacob » dans Christine Van Rogger Andreucci (dir.), *Max Jacob et la création*, Pau : Presses Universitaires de Pau, avril 1995, p. 214.
- <sup>127</sup> MUSSET Alfred, *On ne badine pas avec l'amour* : éd. Alphonse Lemerre, 1876, t. I, Acte II, scène 5, p. 303.

<sup>128</sup> Cette citation très connue est une citation composite. Le début semble venir d'un traité écrit en 388 contre les Manichéens (*Les mœurs de l'Église catholique*, I, XVII, 31 dans *La Morale chrétienne*, Œuvres de Saint Augustin : Desclée de Brouwer, n° 1, 1949). La seconde partie : « *Dilige et quod vis fac* » est tirée du commentaire de la première épître de Jean, traité VII, § 8 (AUGUSTIN, *Homélies sur la première épître de saint Jean*, Œuvres de Saint Augustin : Institut d'Études Augustiniennes, 9<sup>e</sup> série, n° 76, 2008).